

qu'aujourd'hui et représentant tout au plus le dixième de l'an de nos départemens. Ce n'est qu'au quinzième siècle que ce canton achète Art et Küssnacht, et qu'il obtient des Appenzellois, comme marque des services qu'ils en ont reçus, le district supérieur de la Marche. En 1440, il conquit sur les Zuricois le petit pays situé sur les bords du lac, connu sous le nom des Fermes, *die Höffe*, et depuis cette époque, c'est-à-dire pendant l'espace de près de trois siècles et demi, Schwytz jouit en paix de la liberté qu'il avait si chèrement acquise; mais alors son rôle grandit et l'on contemple avec admiration une peuplade composée en partie de bergers, bravant la puissance colossale de la France, et résistant avec un héroïsme digne des temps antiques aux bataillons de Schanenbourg. On vit alors la population tout entière, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, prendre les armes pour repousser les Français et la constitution unitaire qu'on voulait imposer au canton: à peine les Schwytzois étaient-ils 400 hommes, et abandonnés à eux-mêmes, ils résistèrent à une armée six fois plus nombreuse. Woltrau, Rothenthurm, Art, Morgarten et le mont Etzel, virent leurs prodiges de valeur. Dans toutes ces affaires, ils étaient commandés par Aloise Reding, capitaine-général du canton, qu'on peut placer à côté des hommes les plus illustres de la Suisse, et dont le corps repose caché sous un simple monument de pierre dans le cimetière de Schwytz. Nous renvoyons à l'ouvrage de M. Zschokke, qui a peint, avec tout le patriotisme d'un généreux citoyen, la *Lutte et la Chute des cantons forestiers*, ceux qui voudront avoir de plus longs renseignemens sur les combats de 1798.

A la suite de ces guerres désastreuses, la misère en vint au point qu'un quart de la population fut réduit à la mendicité, et que plusieurs centaines d'orphelins abandonnèrent leurs villages et furent recueillis par la pitié, soit dans le pays, soit dans les cantons voisins.

Au reste, le canton de Schwytz ne tarda point à se remettre des maux que traîne à sa suite une invasion étrangère. C'est là, il faut le remarquer, l'avantage qu'ont les peuples pasteurs sur les peuples industriels. Possesseurs de chaumières, de troupeaux, de pâturages, leurs seules richesses, ils souffrent beaucoup plus que les autres des calamités de la guerre, mais leurs plaies sont aussi plus facilement guéries.

MŒURS. — CARACTÈRES. — COUTUMES.

Le Schwytzois est franc et loyal. Son caractère forme un heureux mélange de gaieté et d'indépendance; dans nul autre canton, l'amour de la liberté n'est plus ardent, nul autre n'est plus attaché à ses vieilles habitudes, nul autre ne révere plus vivement ses antiques chartes, nul autre n'est plus fier du nom de Suisse. Aussi voit-on Schwytz, quand tous les pays changent leurs constitutions, rester inébranlablement fidèle à celle qu'il hérita de ses ancêtres, opposer son veto à toutes les réformes qu'on propose, et seul, avec Uri et Unterwald, protester contre tous les chan-

gements qu'on voudrait apporter au pacte fédéral:

Le peuple de la vallée d'Einsiedeln est robuste, mais généralement indolent: sûr de voir affluer les pèlerins dans son pays, il néglige le travail. Il n'y a pas encore un siècle qu'on y fit le procès à une femme accusée de sorcellerie, et en 1782, on y prononça des anathèmes contre les animaux nuisibles.

Le luxe des villes n'a pas corrompu les mœurs des pères de la vallée de la Marche, qui n'émigrent jamais, et qui, attachés au sol natal, y vivent du produit de leurs Alpes. Le voyageur est toujours assuré de trouver un abri sous les toits grossiers de cette vallée, et un accueil cordial de chacun de ses bons paysans.

La probité des temps anciens est encore dans toute sa force parmi ces montagnards. Rarement lorsqu'un différent s'élève ont-ils recours pour le terminer à l'assistance des lois. Les juges sont bientôt trouvés: ce sont les patriarches de la contrée, et ils jugent en dernier ressort. Le trait suivant, rapporté dans le *Conservateur Suisse*, peut donner une idée de la bonne foi et de la pureté de mœurs de ces peuplades intéressantes.

« Un jour Frantz vient trouver Wolf et lui dit: Wolf, voici le temps de faucher les foins; tu sais que nous avons un différent pour la prairie d'Abben. Les juges sont assemblés ce matin à Schwytz, nous ne sommes pas assez savaus pour décider lequel de nous deux a raison, ainsi, allons les trouver, nous le leur demanderons. — Wolf refuse d'accompagner Frantz. — J'ai affaire ici, lui dit-il; tu as le temps, toi; sais-tu ce qu'il faut faire? Vas à Schwytz, tu diras aux juges mes raisons et les tiennes: je m'en rapporte à toi, Wolf. — Eh bien! puisque tu me confies l'affaire, je discuterai tes intérêts et les miens. Frantz se rend à la ville et raconte aux juges la cause du différent. Ceux-ci prononcent la sentence, et le bon paysan retourne chez lui. — Mon ami! s'écrie-t-il du plus loin qu'il aperçoit Wolf, la prairie est à toi; ton droit valait mieux que le mien, les juges l'ont déclaré. Je t'en félicite. Et Frantz et Wolf furent toujours amis, dit la chronique d'où cette anecdote est tirée. »

Le Müthenthal est une des principales vallées du canton de Schwytz. Ses habitans forment une race remarquable par leur dialecte, l'expression mobile de leur physionomie et leur costume pittoresque. Ils prétendent descendre des Goths, qui furent chassés d'Italie au sixième siècle. C'est une peuplade d'hommes énergiques, sobres, ardens au travail et méprisant les périls; aussi ne parlent-ils encore aujourd'hui qu'avec admiration de cette lutte colossale où quelques Français soutinrent dans leur pays le choc de Russes trois fois plus nombreux et commandés par le fameux Souvarow.

Qui n'a pas entendu parler de la fête qui se célèbre à Vevey, sous le nom de l'*Abbaye des Vignerons*, et qui attire dans cette ville un si grand nombre d'étrangers? Le canton de Schwytz eut, lui, pendant le siècle dernier ses *Fêtes de la Liberté*. Malheureusement depuis long-temps elles ne se sont pas renouvelées. On sera bien aise sans

doute de trouver ici la description de la dernière qui eut lieu, à Art, en 1784.

Le jour de la cérémonie, la procession se rendit d'une campagne voisine au bourg d'Art, où l'attendait une foule immense.

Le Génie de la Suisse, portant d'une main un écu aux armes des treize cantons, et de l'autre une lance surmontée du bonnet de la liberté, marchait précédé par deux hérauts d'armes d'une taille gigantesque et escorté de deux guerriers armés de toutes pièces, et tenant chacun une ancienne épée de bataille; une troupe de pâtres robustes, habillés comme dans les Alpes, le bonnet de cuir sur la tête, et une lourde massue sur l'épaule suivait; venait ensuite le capitaine des arquebusiers avec sa compagnie; chaque arquebusier, vêtu de vert, portait sur l'épaule un arc et des flèches; puis on voyait Guillaume Tell, son fils, et les trois libérateurs Stauffacher, Melchthal et Furst, et Conrad Baumgarten qui, d'un coup de hache, fendit la tête d'un noble de Wolfenchiens qui avait tenté de l'outrager. Les domestiques de Gessler, qui suivaient, tous en costume du temps, élevaient au bout d'une haute pique le chapeau de l'infâme gouverneur; puis défilaient les députés des treize cantons, précédés chacun d'un jeune garçon, vêtu de sa livrée, déployant la bannière du pays. La marche était fermée par un corps de vingt soldats choisis parmi les plus beaux hommes de la contrée.

Lorsque les acteurs de ce drame national furent groupés sur le théâtre, le Génie de l'Helvétie prononça un discours, dans lequel il recommandait aux auditeurs « de suivre les vertueuses traces de leurs ancêtres, de transmettre sans altération à leurs descendants, le précieux dépôt de la liberté qui leur avait été confié, et de se montrer toujours dignes du beau nom de Suisse. »

Après ce prologue suivi de longs applaudissemens, la pièce commença. Elle était distribuée en cinq actes.

Dans le premier, Gessler s'emparait de la maison de Stauffacher sous prétexte qu'elle était trop vaste pour un particulier. — Les trois libérateurs paraissaient bientôt. Ils déploraient l'état abject de leur patrie et se liaient mutuellement par le serment solennel de chasser leurs oppresseurs.

Au second acte, on voyait le chapeau de Gessler élevé au sommet d'une pique. Chaque passant devait le saluer sous peine d'une punition exemplaire.

Tell refusait énergiquement cet avilissant hommage. Il était arrêté et condamné par Gessler à abattre d'un coup de flèche une pomme sur la tête de son enfant. La pomme était enlevée avec une dextérité merveilleuse.

Dans le troisième, les satellites autrichiens enlevaient les bœufs du vieux Melchthal.

Le fils, indigné, frappait un de ces suppôts de la tyrannie, puis il s'éloignait pour se soustraire à la vengeance du gouverneur. Celui-ci ne pouvant punir le fils, faisait crever les yeux du respectable vieillard.

Le quatrième acte offrait l'image de l'assemblée où se traita la première alliance des trois cantons,

Uri, Schwytz et Unterwald, et le serment d'une ligue défensive de dix ans contre l'Autriche.

Une représentation fidèle de la diète nationale ouvrait le cinquième acte. Le serment d'être fidèle à la confédération était prêtés par tous les cantons.

A la fin du drame parut saint Nicolas de Flue, sorti de sa retraite, pour venir exhorter les Suisses à la justice, à la concorde et à la paix. Puis le Génie de l'Helvétie se leva, prit une seconde fois la parole, et prononça un discours brûlant du plus pur patriotisme.

Pendant trois jours le même spectacle se renouvela, et chaque fois un peuple immense y accourut des cantons voisins.

VILLES. — VILLAGES.

SCHWYTZ, chef-lieu du canton, est un bourg situé sur un coteau fertile, qui s'étend depuis la base des deux Mythen, dont la hauteur est de 5,890 pieds, jusqu'au bord des lacs de Lowertz et des Quatre-Cantons. L'aspect que présente ce bourg, est tout à fait gracieux. Au premier coup d'œil, dit M. Raquil-Rochette, les maisons, généralement bien bâties, sont groupées d'une manière où l'art ne semble pas étranger, tant l'effet en est pittoresque, autour d'un vaste espace découvert qui forme la place publique et qui termine l'église, très bel édifice moderne. Des deux côtés du vallon, que remplissent les habitations du bourg, et les vallons et les jardins qui les accompagnent, s'élèvent deux énormes géans qui en défendent l'accès : au nord, le Mythen; vis-à-vis, le Haken.

L'église de Saint-Martin a de la magnificence : c'est un grand vaisseau moderne, bien éclairé, où le marbre, les peintures, les stucs, les dorures, brillent de toutes parts. La chaire surtout est de la plus grande beauté; elle est soutenue par trois figures colossales, qui témoignent, par la contraction des muscles, l'espèce de tourment qu'elles éprouvent dans cette position. Ce sont les figures des trois réformateurs Luther, Calvin et Zwingli. Schwytz a une maison de refuge ouverte à toutes les infortunes, un séminaire, et deux couvens; l'un de capucins, l'autre de religieuses.

Le cimetière, ainsi que dans tout le reste du canton, offre dans ce bourg un spectacle touchant. Les tombes du père, du fils, du frère, de la mère sont couvertes de petits œillets, aux couleurs variées, ordinairement disposés en croix et cultivés par les mains des personnes dont les morts emportent les regrets.

EINSIEDELN, gros bourg bâti au-dessous du couvent de N. D. des Ermites, est composé en partie d'auberges, de boulangeries et de magasins de quincailleries. Aux quatre fêtes de la Vierge, et surtout à celle du 8 septembre, ce bourg est envahi par une armée de pèlerins qui campent dans les rues ou aux environs. Zwingli fut Curé d'Einsiedeln et Paracelse y naquit.

ART, grand et beau village, au bord du lac de Zug, en face du Rigi. Au milieu d'Art, on voit une fontaine, dont le vaste bassin est formé d'un seul bloc de granit. L'église de Saint-George, construite vers la fin du dix-septième siècle, est belle.